



La route

Jol

de Darejan Omirbaev

Fiche technique

France/Kazakhstan/Japon -
2001 - 1h25

Réalisateur :
Darejan Omirbaev

Scénario :
Darejan Omirbaev
Limra Jeksembaeva

Montage :
R. Beliakova

Image :
Boris Trochev

Son :
Elena Vlazneva
Dominique Vieillard

Interprètes :
Djamshed Usmonov
(Amir Kobessov)
Ainour Tourgambaeva
(la femme d'Amir)
Magjane Omirbaev
(le fils d'Amir)
Saoule Toktibaeva
(la mère d'Amir)
Valéria Gouliaéva
(Vernoika, la serveuse)
Valéri Skorikov
(le juge censeur)



Résumé

L'histoire se déroule au Kazakhstan. Amir Kobessov est cinéaste. Marié avec Anara, il est aussi père d'un jeune garçon. Tout d'abord, il y a la lettre qu'Anara lui adresse. Lettre qu'Amir ne lira que très tard, à l'heure du retour. Puis il y a un rêve qui tourne au cauchemar : Amir vient pour la projection du film qu'il est en train de réaliser. La salle est pleine. Les gens attendent son film avec impatience. Mais le projectionniste se trompe de bobine et envoie un film de karaté. Amir veut faire arrêter la projection, mais la foule enthousiaste refuse que l'on arrête le film de karaté.

Critique

Sosie kazakh de Mick Jagger, Amir reçoit un télégramme glacial : sa mère est entre la vie et la mort. Le grand escogriffe enfourne alors sa carcasse dans une longue guimbarde rouge. Il démarre, laissant dans son appartement deux blocs de silence : sa femme, occupée à coucher ses rêves sur papier, et son petit garçon, préférant les films de kung-fu à Dostoïevski. A travers la vitre de la voiture défilent les rues vides d'Almaty. Puis viennent les champs de melons jaunes, les steppes pelées, les zones marécageuses. Lentement, Amir dévoile son pays, destination : le chevet maternel. Il n'a pas le cœur à contempler le paysage. Très vite, cette ancienne route de la soie devient la route du soi. Cinéaste au bord de l'implosion, Amir se livre à un troublant zapping intérieur, glissant de souvenirs en réflexions.

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Sa feuille de route indique trois points : l'enfance, le rêve et la création artistique.

Evidemment, il y a l'épaisseur d'un papier à cigarette entre Amir et Darejan Omirbaev, étonnant réalisateur kazakh qui frappa les esprits avec **Tueur à gages** (1998), brillant manifeste bressonnien sur la mafia au Kazakhstan. Comme dans ses deux premiers films, **Kairat** et **Kardiogramma**, Omirbaev parle à la première personne. Mais cette fois, il va plus loin et nous fait pénétrer dans le fouillis lumineux de son inconscient.

La route est un formidable film sur l'inspiration, sur les divagations chaotiques qui finissent par créer un film. Au fil des kilomètres, le cerveau d'Amir prend l'allure d'une table de montage où afflue toute la matière nécessaire à la création d'un film : les impressions indélébiles de l'enfance, l'influence des grands maîtres (Robert Bresson, à qui Omirbaev rend encore hommage, en filmant l'œil d'un guerrier mongol, comme celui de l'âne d'**Au hasard Balhazar**), et la peur de la mort, qui incite à saisir la beauté de l'instant.

Mais **La route** est surtout un voyage haletant au pays de l'absurdité. Entre **Cul-de-sac**, de Roman Polanski, pour les inondations, et **Au loin s'en vont les nuages**, d'Aki Kaurismäki, pour les cafés déserts et colorés, Darejan Omirbaev présente le Kazakhstan comme une patrie de loufoques, errant dans des décors étranges... On attend avec impatience le prochain périple de cet indispensable expert en dépaysements dévastateurs...

Marine Landrot
Télérama n°2714 - 19 janvier 2002

Personne ne peut nier le talent du cinéaste kazakh Darejan Omirbaev. Nous avons pu découvrir le monde de ce rêveur dès **Kairat**, son premier film réalisé il y a dix ans, l'admirer à nouveau dans **Kardiogramma**, le retrouver dans **Tueur à gages**. Avec **La route**, sa dernière réalisation, ce talent se manifeste encore, mais avec des éclipses parfois longues.

(...) Apparemment, **La Route** est un film sur le désenchantement, peut-être alimenté par le blues d'un artiste plus célébré en France que dans son pays. Mais tout n'est pas autobiographique. L'épisode de la mort de la mère, central dans le film, et celui des pressions de la famille de l'actrice ont été inspirés par des avanies vécues par des proches. «*Un membre de ma famille est arrivé en retard à l'enterrement de sa mère ; c'était un drame, car, pour les Kazakhs, la famille a une énorme importance*», a expliqué Omirbaev dans *Positif*. Avant d'affirmer que le contenu du film lui était quand même très proche.

Pourtant, on sent comme une absence d'intérêt du cinéaste pour l'histoire qu'il raconte. Sauf dans les scènes où rôde le désir. Quand Amir joue un jeu de séduction avec sa monteuse, ou quand il découvre dans un restaurant du fin fond de la steppe une serveuse blonde spectaculaire, Omirbaev retrouve comme un sujet secret qui semble bien plus provoquer sa sensibilité, immense.

Edouard Waintrop
Libération - 16 Janvier 2002

(...) L'histoire est simple et d'un style épuré, mais infiniment subtile, complexe et suggestive pour peu qu'on se laisse prendre à la dérive qu'elle nous propose. La séquence d'ouverture - agencée en quelques plans courts et muets - fixe, depuis l'intérieur d'un appartement, ce qui pourrait être le début d'un songe : un rideau, un Esquimau en porcelaine, un enfant qui dort, une horloge, un homme qui dort, un couloir vide, puis une femme, très belle, qui écrit dans le petit matin, et dont la voix off brise bientôt le silence pour lancer, précisément sous l'empire d'un rêve, le récit.

Celui-ci, désorienté par un montage non linéaire qui raccorde davantage au cours élégiaque et sensuel des sentiments (scènes oniriques, retours en arrière...) qu'aux conventions dramaturgiques, met essentiellement aux prises le héros de ce film, un cinéaste nommé Amir, avec trois femmes. La première, une brune à la finesse de porcelaine, éblouissante comme le matin qui la révèle, est son épouse légitime et la mère de son enfant. Il faut peu de choses à Omirbaev - un croisement de regards, un bref et acerbe échange de paroles, une tentation charnelle d'Amir à l'égard de l'affriolante monteuse de son film - pour suggérer que l'ennui a déjà planté ses griffes sur le jeune couple. La deuxième, qu'on ne verra jamais sinon pour en faire le deuil, est la mère d'Amir, dont la nouvelle de la mort imminente lui arrive par courrier et lance, en même temps que le mouvement du film, la longue fuite du héros dans la steppe jusqu'à son village natal. La troisième, rencontrée en chemin au détour d'une auberge isolée, est aussi blonde que sa femme est brune, et incarne, sous des traits slavissimes d'où rayonne un indéfinissable mélange d'angélisme et de vulgarité, ce que l'on suppose être l'image du fruit défendu pour tout bon père de famille kazakh.

A l'instar du traitement cavalier qu'il fait subir à la narration, Darejan Omirbaev inscrit la linéarité du parcours de son

héros dans un triangle de figures féminines qui en limite singulièrement l'horizon. Comme si l'étendue infinie de la steppe, apparemment ouverte à l'inextinguible désir de la parcourir, se trouvait en réalité bornée par cette géométrie à la fois charnelle et spirituelle, qui fait rebondir le héros comme une balle entre les trois côtés désespérément fermés de l'enfance, de l'amour et de la mort.

Aussi bien, l'enchantement des chœurs poursuivies par les hommes et l'ironie cruelle de leur désappointement, sont-ils, sous la lumière changeante et frémissante de la steppe, les plus fidèles compagnons de route d'Amir. Qu'il s'agisse d'une programmation cauchemardesque (le projectionniste chargé de projeter le film d'Amir passe à la place un film de karaté apprécié par le public), d'un rendez-vous manqué avec une éclatante jeune femme en robe jaune brodée de papillons roses, ou des somptueuses réminiscences de l'enfance qui affleurent devant la dépouille de la mère, tout ici nous parle à bas bruit, sous le signe mélancolique de la persistance et de la dépossession, de l'action du temps sur le destin des hommes.

Jacques Mandelbaum
Le Monde Interactif - 16 Janvier 2002

Un homme prend la route pour aller voir sa mère malade. Son voyage à travers la steppe est l'occasion pour lui de se remémorer, par bribes, sa vie actuelle, une situation familiale enlisée dans le silence et un travail loin de satisfaire ses exigences. C'est également l'occasion de se perdre dans des images oniriques et de voir surgir au beau milieu de nulle part des figures énigmatiques et évanescences : un cavalier kazakh surgit d'un autre temps, une serveuse de café à la blancheur de peau aussi éblouissante qu'irréelle. Le chemin à suivre est mal défini, l'eau a vite fait de brouiller les pistes et de ralentir l'arrivée d'Amir vers un but tout aussi vague.

La mise en abîme instaurée par le regard d'Amir, sorte de double du réalisateur (l'acteur Djamshed Usmonov est lui-même réalisateur à la ville) fournit une mise en relief plutôt mince de ses questionnements (...). Il s'avère plus intéressant quand il touche, non sans dérision, au manque et au besoin de reconnaissance du cinéaste confronté à la censure (irrésistible séquence de l'avant-première de son film dans une petite ville de province). Film de transition, gageons que **La route** agira tel un moteur de recherche dans l'œuvre d'Omiraev, et l'aidera, par ce regard en arrière, à aller de l'avant.

Amélie Dubois
Les Inrockuptibles - 16 janv. 2002

Entretien avec le réalisateur

*Considérez-vous que ce nouveau film constitue une rupture par rapport à votre œuvre antérieure, **Kairat, Cardiogramme et Tueur à gage** ?*

Non, c'est **Le tueur** qui était à part : le seul à ne pas être autobiographique. J'ai fait le cauchemar qui arrive au personnage de **La route**, le village où il va est celui où j'ai réellement grandi, etc. J'ai retrouvé avec ce film l'évocation de mes propres souvenirs, mais aussi ma manière de travailler, qui repose d'abord sur l'écriture d'un scénario. Même si le film a l'air d'aller au hasard, tout est prévu. Comme je suis assez craintif, je préfère ne m'engager sur une route que muni d'une carte. Mais j'aime que le film terminé soit ouvert. J'essaie de créer un monde où chacun peut ensuite entrer et voir ou faire ce qui lui plaît.

Pourquoi avoir choisi comme acteur principal et alter ego le réalisateur tadjik Djamshed Usmonov ?

L'important à mes yeux était que l'acteur soit lui-même un artiste, cela aurait pu être un musicien ou un peintre. J'ai rencontré Djamshed chez notre producteur commun, Joël Farges. Physiquement, comme il a une ascendance chinoise, il ressemble à un Kazakh, mais il ne parle pas la langue. Du coup, il parle russe en ville ; à la campagne, il se tait. Nous avons eu des rapports parfois difficiles hors du tournage, mais sur le plateau, nous nous comprenions très bien. Ensuite, il m'a proposé un rôle dans le film qu'il tourne en ce moment au Tadjikistan.

Qu'en est-il du cinéma kazakh, qui a connu une brève embellie après l'effondrement de l'Union soviétique ?

La situation s'est effondrée, elle est pire que jamais. On produit un film par an. Pourtant, la situation économique du pays s'améliore. J'espère qu'avec le nouveau ministre de la culture qui vient d'être nommé et la nouvelle direction du

Studio d'Alma Ata le cinéma pourra en profiter. En attendant, je vais essayer de faire sortir mon film dans mon pays. C'est essentiel pour moi.

Propos recueillis par
Jean-Michel Frodon
Le Monde Interactif - 16 janvier 2002

Le réalisateur

Avis aux abonnés du road movie : les nouvelles coordonnées du genre ne se trouvent plus aux Etats-Unis mais au Kazakhstan, avec la steppe pour décor principal et le russe comme langue vernaculaire. Succédant ainsi à la récente sortie du somptueux **Highway**, de Sergueï Dvortsevoï, voici venir, avec **La route**, le quatrième long métrage (après **Kairat** en 1992, **Kardiogramma** en 1995 et **Tueur à gages** en 1998) de Darejan Omirbaev, figure de proue de la nouvelle vague kazakh.

Jacques Mandelbaum
Le Monde Interactif - 16 Janvier 2002

Avec **La route**, présenté au festival de Cannes en mai 2001 (section Un certain regard), le Kazakh Darejan Omirbaev s'affirme comme un cinéaste éminemment singulier. De même que dans **Kairat** ou **Tueur à gages**, le metteur en scène (qui s'en étonnera ?) privilégie l'épure et une rigueur toute bressonienne. Pourtant, avec cette histoire d'un réalisateur qui abandonne son foyer pour retrouver son village natal, Omirbaev a beau rester fidèle à sa démarche stylistique, il ne se refuse point les plaisirs de la dérive imaginaire et de l'humour noir. Le résultat : un film élégant et inclassable, qui ne cède jamais aux facilités du psychologisme. Un film où la méditation sur le passage inexorable du temps cohabite avec une réflexion douce-amère sur la mégalomanie des cinéastes. (...)

Jean A. Gili
Positif n°491 - Janvier 2002

Filmographie :

Kairat	1992
Kardiogramma	1995
Tueur à gages	1998
La route	2001

Documents disponibles au France

Positif n°491 - Janvier 2002
Revue de presse
Cahiers du Cinéma - Janvier 2002